

été pour ainsi dire forcément entraîné par l'observation. Elle m'a appris, en effet, que relevé en billons et mieux exposé, par conséquent à toutes les influences atmosphériques, le sol offre un milieu plus favorable à la végétation des plantes; elle m'a appris qu'on peut combattre par là l'excès de l'humidité et l'excès de la sécheresse, le coulage, la verse; que le champ devient cultivable et surtout peut être semé presque par tous les temps; que les binages sont faciles à multiplier et plus efficaces en même temps que simplifiés dans l'exécution; que les fumures en couverture, si utiles, sont rendues possibles même très-tard.

Enfin, j'ai trouvé dans le billon un auxiliaire puissant pour arriver à réaliser cette production moyenne, que s'efforce d'atteindre l'agriculture.

Puis la comptabilité, venant corroborer l'observation, m'a révélé à son tour que ce genre de culture était en même temps que le plus productif, le plus économique.

C'est là un résultat.

Tous les agriculteurs qui en ont cherché et obtenu d'autres, diront avec moi qu'il leur a fallu, pour réussir, se livrer à des études nombreuses, et de toutes sortes, faire des avances et déployer une énergie, une activité opiniâtre.

J'ai donc raison de faire ressortir toute l'importance et la difficulté du métier agricole; j'ai donc raison d'appeler cette profession la mère de l'industrie; j'ai donc raison de souhaiter qu'on lui donne dans l'Etat la place qu'elle mérite; qu'on la remette en honneur, d'une part en ouvrant de plus en plus aux agriculteurs toutes les assemblées où leur influence serait si heureuse, si nécessaire; et, d'autre part, en y conviant la jeunesse comme à la carrière de l'avenir.

L'avenir est à l'agriculture. C'est elle, elle seule qui résoudra le grand problème social du bien-être général et de la vie à bon marché.—M. DECROMBECQUE.—*Journal d'agriculture pratique.*

De la responsabilité des cultivateurs

Les récoltes ont beau manquer, on n'en accuse point les cultivateurs, on s'en prend aux caprices atmosphériques, on explique la chose par l'inclemence des saisons. C'est fort commode, mais ce n'est pas toujours rigoureusement vrai. Qu'on fasse en agriculture une belle part aux cas de force majeure, nous ne songeons point à nous y opposer; mais qu'on rende les cultivateurs, comme les médecins, tout à fait irresponsables de leurs morts, il nous semble que c'est aller un peu trop loin. Vous nous permettez donc de soulever ici la question de responsabilité dans certaines limites, et pendant que l'activité commerciale cherche à combler le vide par des apports de l'étranger, il ne sera pas hors de propos de chercher, de notre côté, les moyens de le prévenir, pour les années à venir.

Nous disons, sans hésiter, que les rigueurs de l'atmosphère ne sont pas les seules causes de mauvaises récoltes; il y en a d'autres qu'on a tort de passer sous silence et qui sont: l'emploi de graines défectueuses pour semence, la lésinerie dans les fumures, le retour trop fréquent des mêmes plantes aux mêmes places, et enfin les labours trop superficiels.

Pour ce qui est des semences défectueuses, nous croyons nous avoir déjà cité un fait qui ne permet pas de douter de leur regrettable influence. Rappelons ce fait:

Dans l'automne de 1866, un fermier, trié du blé de l'année le mieux qu'il peut, blé défectueux si jamais il en fut, et en couvre la plus grande partie de ses emblaves. Cette chétive semence, venant à lui manquer, il se rappelle que nous lui avions conseillé d'employer de préférence du blé de 1865. Il lui en restait quelques doubles-décalitres sur son grenier, et, à tout hasard, il le prend et le sème. Sans celui-là, nous disait-il der-

nièrement, ma récolte ne suffirait pas à ma consommation; ma semence de 1866 n'a produit que de la paille et du grain en quantité insignifiante, tandis que ma semence de 1865 a donné de bons épis, mais une paille courte.

On voit par là que, si tout le mal tenait de la température, elle n'eût pas plus épargné une récolte que l'autre. Ces cultures fortuitement comparatives démontrent, à n'en pas douter, que si, au lieu d'employer une semence mal conditionnée, on avait eu recours à d'excellente graine, le déficit ne serait pas ce qu'il est. Une fois pour toutes, tenons donc pour dit qu'une semence est défectueuse quand la plante qui l'a fournie a beaucoup souffert sur pied, quand elle a été récoltée sur le vert, ou bien encore quand elle a été recueillie par un temps d'humidité prolongée. C'est le cas alors de s'approvisionner de semence dans les contrées favorisées, et c'est ici que l'intervention active des sociétés d'agriculture rendrait les plus signalés services. La plupart de nos cultivateurs ne lisent pas et ne savent pas; et il appartient nécessairement à ceux qui lisent et qui savent de leur venir en aide et de leur prouver ainsi que la théorie a du bon et qu'ils gagneraient à s'instruire.

La lésinerie dans les fumures n'est pas étrangère non plus aux mauvaises récoltes. Nous ne demandons pas assurément qu'on donne aux blés une fumure directe et très-copieuse, puis-que elle amènerait la verse; nous demandons seulement que le blé vienne se placer dans la rotation à la suite d'une récolte sarclée fortement fumée. Dans les années humides, l'humus fournit à la plante les vivres nécessaires; dans les années sèches, il lui fournit la fraîcheur indispensable pour parcourir toutes les phases de sa végétation. Il n'y a rien à attendre d'une terre sans humus, au moins dans la plupart des cas, et ce sont les fortes fumures avec l'engrais de ferme, qui font la forte couche d'humus.

Le retour trop fréquent des mêmes plantes aux mêmes places est positivement un fléau, et ce retour est inévitable avec l'extrême morcellement de la propriété. Chacun tient à faire sur son coin de terre les récoltes essentielles, et il s'ensuit qu'elles se succèdent coup sur coup. Il n'y a pas de terre qui puisse résister longtemps à ce travail forcé, parce que, dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne savons pas rendre au sol ce que nous lui empruntons. C'est le cas d'en appeler à la chimie; mais avant que ces conseils soient entendus, il se passera de longues années. En attendant, le mieux est de recommander les labours profonds, et, par conséquent, les fumures copieuses. Par les labours profonds, on arrivera à constituer une nouvelle couche arable, et pendant qu'on exploitera celle-ci, l'intelligence des cultivateurs se développera suffisamment, espérons-le, pour qu'ils comprennent les exigences des lois naturelles.

Les labours profonds, nous ne saurions trop le répéter, sont à présent plus que jamais de nécessité absolue. Ceci ne veut pas dire qu'ils sont partout réalisables du jour au lendemain. Il est évident que dans les terrains à sous-sol argileux, il faut y procéder avec prudence, c'est-à-dire graduellement. C'est en automne et en hiver qu'il convient de les entreprendre, et si, après avoir ramené de la terre neuve ou vierge à la surface, en petite quantité chaque fois, on avait le bon esprit d'y mettre du fumier en couvertures, elle deviendrait très-rapidement fertile.

Si nous persistons à écorcher misérablement la terre, c'est-à-dire à cultiver constamment dans une couche arable épuisée, fatiguée à l'excès, nous échouons de plus en plus dans nos récoltes. C'est ce qu'il importe de savoir et d'éviter.—(*Revue agricole du Midi.*)—P. JOIGNEAU